

POUR UNE EXPRESSION LIBÉRANTE

Christian POSLANIEC

Parmi les éducateurs qui laissent les enfants s'exprimer dans leur classe, beaucoup se réfèrent à un autre type de société que la nôtre.

Dénoncer les abus, ou, mieux, laisser les enfants les dénoncer au nom d'un certain sens immanent de la justice et du bon sens, c'est préparer une révolution. Est-ce préparer à un autre type de société ?

Il me semble qu'il y a deux domaines privilégiés d'intervention de tout militant « révolutionnaire » : le politique et l'idéologique, c'est-à-dire les mentalités. Or, au niveau de l'expression libre, il suffit de laisser les gosses parler, exprimer leur milieu social, pour que le politique surgisse dans la classe.

Freinet le remarquait déjà en 1933 puisqu'il écrivait, dans un texte intitulé : *A la recherche de la vérité pédagogique* :

« ... Précisons d'abord un fait : nous sommes des pédagogues et non des politiciens. Dans nos recherches, nous ne sommes jamais partis d'un point de vue politique, ce qui, à notre avis, serait une hérésie. Nous nous sommes engagés sur la voie nouvelle sans aucun a priorisme, mais aussi sans aucune considération conformiste, sans égards pour les idoles auxquelles nous refusons de sacrifier, bousculant sans pitié les conceptions centenaires d'une pédagogie traditionnelle et routinière, renversant les barrières qu'on n'a pas cessé de dresser entre l'école et la vie, entre l'école et le milieu social (...).

« ... Ce faisant nous avons heurté des conceptions, lésé des intérêts, chatouillé des amours propres, malmené la chaîne des traditions. Ne nous étonnons pas si l'on nous a traqués en nous stigmatisant du qualificatif, qu'on voudrait déshonorant, de révolutionnaire...

« Qu'a-t-on osé nous reprocher, en effet ? D'avoir laissé nos enfants dire qu'ils avaient faim, que leurs parents étaient en chômage, que les riches boivent du vrai champagne — faits qu'on ignore systématiquement, en effet, dans les manuels officiels où s'étale le bourrage pseudo-moral, instrument de la mystique patriotique qui nous a conduits sur les champs de batailles et que notre ministère exalte aujourd'hui encore comme un devoir de notre charge. »

Laisser dire, cela suffit-il ? Le « bourrage pseudo-moral » cède-t-il si facilement ? Militer, en outre, dans des organisations syndicales, politiques, ou

dans des comités d'action spontanés ou organisés, cela suffit-il à préparer autre chose que les conditions d'un renversement de la société capitaliste ? Est-ce que cela prépare à un autre type de relation sociale ? J'en doute. On oublie trop l'idéologique et sa perpétuation. Les militants du politique ignorent trop systématiquement les tentatives souvent maladroites, souvent ponctuelles et mises trop fréquemment en échec, de modification idéologique ; ou on en ricane... on les méprise de ne pas préparer les « conditions objectives d'un renversement social » ; je parle des communautés, des hippies, des groupes de recherche d'autre chose : école parallèle... écologie... naturisme... éclatement de la famille monogamique... M.L.F... pacifisme... F.H.A.R... mysticisme oriental... etc. FATRAS ! Pourtant ceux-ci complètent peut-être ceux-là dans une recherche d'une autre forme de société !

Voici une réflexion bien éloignée, semble-t-il, des préoccupations terre-à-terre de l'éducateur moderne qui, quotidiennement, parce qu'il a choisi de rester à l'intérieur des structures sociales existantes (convaincu que l'action, de l'intérieur, peut être au moins aussi efficace que l'action extérieure, ou simplement par « pesanteur »), affronte le problème de l'exploitation de l'expression libre. On parle d'exploitation, en effet ! Généralement la solution est immédiate : ou bien on se contente de laisser les gosses s'exprimer... c'est déjà beaucoup ; mais qu'expriment-ils sinon les valeurs sociales en vigueur aussi bien parmi les « prolétaires » que parmi les « bourgeois » ? Ou bien on essaie de faire de leur langue un outil aussi efficace que possible en s'aidant des plus récentes « découvertes » en matière de structuralisme et de linguistique. Mais un outil efficace pour quoi faire ? La question précédente resurgit !

Le bébé ne parle pas encore. Pourtant, il s'exprime. Par cris, larmes, expressions faciales, sourires (ou pseudo-sourires digestifs), mouvements. Pour faire cesser une gêne, un déplaisir, ou pour qu'un désir, satisfait, se transforme en plaisir. Il exprime des besoins. L'enfant socialisé, à l'école, n'exprime plus guère que le monde qui l'entoure, même s'il applique son esprit critique. Que s'est-il passé ? Marcuse, après Freud, après Jung, et d'autres, a tenté d'expliquer le rôle que la société joue à l'égard de la ré-

pression des instincts vitaux. Freud estime que le sacrifice systématique de la libido, son détournement rigoureusement imposé vers des activités et des manifestations socialement utiles est la civilisation ; ce que Herbert Marcuse (*Eros et civilisation, Contribution à Freud* ; éditions de Minuit, 1963, p. 24) résume par ce tableau :

« L'animal humain ne devient un être humain que par une transformation fondamentale de sa nature, affectant non seulement les buts instinctuels, mais aussi les « valeurs » instinctuelles, c'est-à-dire les principes qui gouvernent l'accession à ces buts. On peut tenter de définir le changement de ce système de valeurs ainsi :

de	à
satisfaction immédiate	satisfaction remise
plaisir	restriction du plaisir
joie (jeu)	peine (travail)
réceptivité	productivité
absence de refoulement	sécurité

Freud a décrit ce changement comme la transformation du principe de plaisir en principe de réalité. »

On peut considérer la deuxième colonne comme l'essentiel de l'idéologie dominante, celle qui transparaît dans la langue des enfants socialisés, alors même que les bébés expriment la première colonne.

Pareil schéma provoque des questions :

1) Quel est le motif de cette transformation ? Freud y répond dans son *Introduction à la psychanalyse* : « Ne possédant pas assez de moyens de subsistance pour permettre à ses membres de vivre sans travailler, la société est obligée de limiter le nombre de ses membres et de détourner leur énergie de l'activité sexuelle vers le travail. »

2) Qui est responsable de cette transformation ? On peut répondre : l'éducation globale de la société, à laquelle tout éducateur primaire contribue puisque « c'est chez l'enfant que le principe de réalité achève son travail d'une manière si complète et sévère que la conduite de l'individu adulte n'est pas grand chose de plus que le motif répétitif des expériences et des réactions de l'enfance. » (Marcuse : *Eros...* p. 58.)

3) Comment opère-t-on ? En réprimant et culpabilisant : fessées, tapes sur les mains, privation d'affection, menaces, chantage, ou tout simplement gêne apparente, détournement vers autre chose, refus d'écouter, non prise en considération. Et la responsabilité ne retombe pas seulement sur les parents et les éducateurs traditionnels : une classe moderne écoute un gamin lire ou dire un texte libre débordant d'injures et d'insanités. Certains sont choqués. D'autres accueillent mais sans plus : on ne peut valoriser pareil texte. Et ce qu'il y a derrière, qui s'exprime par ce biais, ne peut être pris en compte. Il y a donc répression.

4) Cette transformation du principe de plaisir en principe de réalité est-elle le tribut inéluctable qu'on doit payer pour accéder à la civilisation ? Freud, qui ne songe pas à différencier Société et sociétés, répond oui. Marcuse répond : en partie seulement. C'est surtout le résultat d'une organi-

sation historique ; et il introduit deux nouvelles notions :

a) « sur-répression : ce sont les restrictions rendues nécessaires par la domination sociale. Il faut la distinguer de la répression fondamentale, c'est-à-dire des « modifications » des instincts qui sont nécessaires pour que la race humaine survive dans la civilisation » ;

b) « le principe de rendement : c'est la forme spécifique du principe de réalité dans la société moderne. » (*Eros...* p. 42.)

De fait, le langage qu'on tente d'inculquer aux élèves ne répond-il pas à la nécessité de rendement ? Et lorsqu'on prend comme référence cette langue culturelle (le « bon » français) ou superficiellement expressive (acquiescer un style personnel ; faire des poèmes ; goûter la production littéraire), sans se soucier d'en faire un simple instrument d'expression des désirs, n'y a-t-il pas sur-répression ? Puisque la possession de la langue culturelle sert de passeport permanent à l'ascension sociale.

Dans cette perspective, dire que, dans l'expression libre, les enfants s'expriment librement, quel leurre ! C'est réconfortant mais inexact. D'autant plus que « la répression de l'extérieur a été aidée par la répression de l'intérieur : l'individu réprimé introjette ses maîtres et leurs directives dans son propre appareil mental. » (*Eros...* p. 27.)

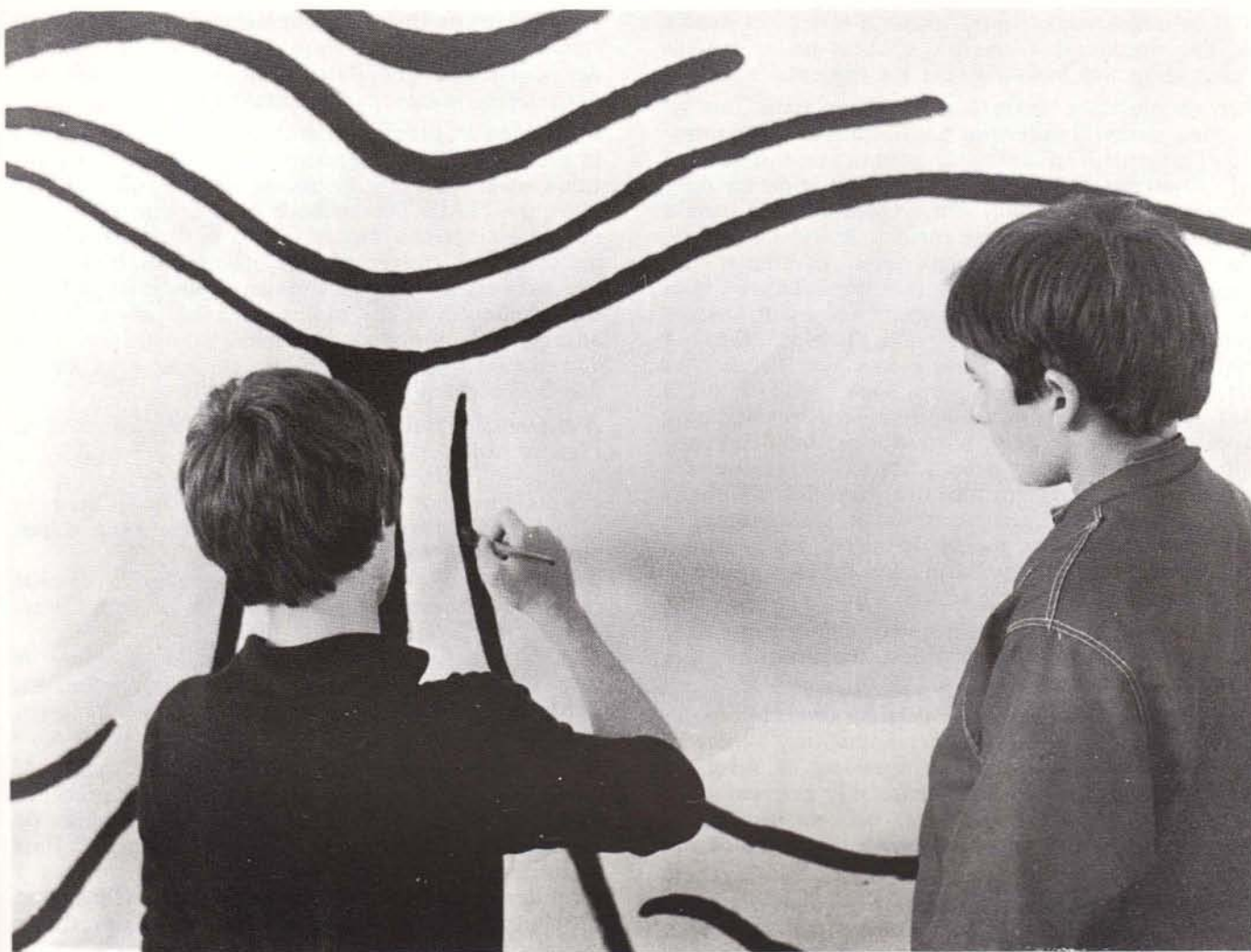
Que faire ? Essayer, peut-être, de faire retrouver à l'expression la coïncidence avec le désir. Mais ce n'est pas si facile et ça ne peut venir seul.

Pour détruire les digues élevées par la sur-répression sociale et son principe de rendement, il faut provoquer des fissures dans le barrage ; le flux naturel de la vie se chargera de l'agrandir, de faire une brèche, petit à petit, jusqu'à ce que l'ouvrage entier vole en éclats. On a souvent peur de toucher à la spontanéité des enfants. Mais qu'est-ce que cette spontanéité endiguée au plus étroit ? Une spontanéité qui ne peut guère se manifester qu'au niveau de l'imaginaire, peu toléré dans l'institution scolaire mais souvent bien accueillie dans les classes modernes.

Là où il y a conditionnement, la spontanéité supposée ne fait que répéter le conditionnement sous des formes diverses.

Mais on redoute les conséquences de toute intervention. On craint les apprentis-sorciers, non sans raison. Il ne s'agit pas de jouer les apprentis-sorciers en interprétant les textes, en dénonçant les blocages supposés, les complexes, les névroses ou les fixations affectives subodorés : éducateurs, nous ne sommes ni psychiatres, ni psychanalystes, ni psychologues. Mais ne feignons pas non plus d'ignorer que tout éducateur, malgré qu'il en ait, a une action psycho-thérapeutique, psycho-tératologique ou socio-normative (la classification dépendant évidemment de la norme adoptée : nature ou société ? Et si société, laquelle ?)

Il s'agit simplement (!) d'offrir à l'enfant l'exemple d'adultes accueillant sans contrainte, sans restriction, sans donner l'impression qu'il y ait effort ou trans-



gression d'interdits moraux ou sociaux, voire complicité, face à tous ces adultes d'autres milieux éducatifs qui, par leur attitude, au minimum, par leurs actes, leurs colères, leurs interdictions, leur gêne, ou pis encore, conformément les enfants selon un modèle social reconnu comme unique, et seul bienséant, par la norme sociale, précisément.

Des voies d'accès restent libres. Marcuse écrit : « *Un seul mode d'activité pensante demeure en dehors de la nouvelle organisation de l'appareil mental, et reste libre à l'égard de la règle du principe de réalité : l'imaginaire est « protégé des altérations de la civilisation » et reste lié au principe du plaisir.* » (Eros... p. 25.)

Favorisons donc le surgissement de l'imaginaire dans l'expression libre au lieu de focaliser l'attention sur des problèmes vrais et contemporains, c'est-à-dire politiques.

Et Maurice Merleau-Ponty, réfléchissant sur les conditions de la création humaine : « *L'enfant comprend bien au-delà de ce qu'il sait dire, répond bien au-delà de ce qu'il saurait définir et il n'en va d'ailleurs pas autrement de l'adulte. Un véritable entretien me fait accéder à des pensées dont je ne*

me savais, dont je n'étais pas capable, et je me sens suivi quelquefois dans un chemin inconnu de moi-même et que mon discours, relancé par autrui, est en train de frayer pour moi. » (Le visible et l'invisible, Gallimard, 1964, p. 29.)

Essayons de relancer ainsi les discours des textes libres, d'en faire de véritables entretiens qui frayent des chemins inconnus. Il faut peut-être casser des habitudes de penser, opposer à la violence sociale une contre-violence destinée à abattre les murs érigés, pour revenir, autant que faire se peut, au statut naturel. Ce n'est pas facile mais A.S. Neill par exemple, nous montre la voie dans *Libres enfants de Summerhill* (Maspero, 1970) ; et Inizan, cet autre psychologue qui décrit quelque part les réactions d'enfants à la suite d'une question qui casse un certain ordre des choses conçu comme L'ORDRE : « *Ma question, écrit-il, avait sans doute, malgré les dénégations, suscité une désadaptation. Mais un tel trouble est salutaire : c'est toujours ainsi que naît l'effort de réflexion, lui-même porteur de plaisir, qui tend à rétablir l'équilibre, la cohérence, l'adaptation.* » Une adaptation moins conditionnée, moins aveugle, davantage assumée, au sens existentialiste, ajouterais-je.

J'ai relu des textes libres avant d'écrire cet article et j'ai découvert bien des choses qui m'avaient échappé quand leurs auteurs les lisaient.

Par exemple, ce texte libre produit dans une 5^e par un garçon timide trop poli... qui parle apparemment sagement d'animaux, comme tant d'autres : « *Filou est un animal familier que tout le monde aime beaucoup. C'est un chat. Etc.* » Quoi de plus banal ? Je peux m'attacher à faire enrichir le style, à supprimer les platitudes. Je peux aussi m'étonner des aspects belliqueux de cet animal, par ailleurs « *inséparable ami des enfants même quand ils lui font quelques petites farces.* » Car « *quand il a un petit compte à régler, il se débrouille toujours bien.* » et « *si le chat est de mauvaise humeur parce que quelqu'un lui a fait une chose déplaisante il livre facilement bataille avec sa mère.* » Je peux me rappeler, incidemment, que les textes libres précédents de ce garçon décrivaient des bagarres ou des batailles d'indiens supposés contre de feints cow-boys ; ça peut suffire à provoquer un texte moins détourné. Le pourquoi ne me regarde pas et je suis incompétent pour le mettre à jour. C'est son affaire à lui.

A l'époque, ébloui par le style véritablement maîtrisé de quelques enfants capables de produire des phrases de ce type :

« *Je revis un jardin ensoleillé, parfumé de chèvrefeuille, un perron de quelques marches branlantes, j'entendis un léger frou-frou, un petit claquement de sabot, et je ne fus plus qu'une toute petite fille arrivant chez cette bonne arrière-grand-mère, qui me gardait si souvent à goûter, lorsque mes parents devaient s'absenter !* »

Je ne songeais qu'à obtenir pareil résultat d'autres, moins « doués » et je passais souvent sur des textes banals, la majorité, ne m'arrêtant vraiment qu'aux extrêmes : les « bons » pour m'extasier ; les « illisibles » pour tenter de trouver comment débloquent l'élève et l'expression.

Trop réaliste aussi je voulais coller à la réalité. Je préférais les textes vrais et ça devait se sentir. Pourtant il fallut souvent passer par l'imaginaire pour débloquent un gosse. Il me revient tant d'exemples à l'esprit de textes que je croyais vrais tant ils sonnaient justes et qui étaient produits pur de l'imaginaire, dont l'arrière-grand-mère de tout à l'heure. J'aurais pu les considérer comme des portes dans les barrages... faire éclater ceux-ci... mais je n'y songeais guère.

J'aurais pu remarquer que cette fillette au style si proche de la perfection culturelle, ne me parlait que du passé lointain, réel ou imaginaire, que cette autre, incapable d'écrire autre chose que des banalités l'année précédente, avait découvert son style dans des poésies tragiques, assasinant, au passage, toute sa famille dans ces textes.

Heureusement que le groupe-classe, lui, a souvent remarqué ces choses, que Didier parlait souvent de nourriture, que Patricia ne racontait que son petit frère, imitée par d'autres, etc.

C'est bien la première démarche mais insuffisante : le groupe-classe ne remarque que ce que le conditionnement permet au moins conditionné de remarquer MAIS ne reçoit, n'admet, que ce que la majorité entérine, sous le regard de l'adulte amical, ou complice, qui représente néanmoins la société, qui est ressenti inconsciemment comme le délégué du monde adulte ; à moins qu'il ne prenne parti, au côté des moins conditionnés ; afin de permettre aux doutes, aux inquiétudes, de naître et de se frayer un chemin libérateur.

A présent, si je lis ce texte primaire d'un Eric dont j'ignore tout :

« *Un furieux combat de boxe* »

« *Il était une fois deux boxeurs : Nigaud qui était un cheval simple d'esprit et Cornichon un âne qui n'était pas plus intelligent.*

Cornichon était le plus fort du monde. Le combat commence : Nigaud envoie un coup de poing à Cornichon ; cela l'allongea sur le tapis.

Très furieux Cornichon se releva et dans l'espace de cinq minutes, il assomma Nigaud et tous les spectateurs. Tout content, Cornichon dit : « Au suivant ! » mais, étendus sur le sol, les spectateurs n'entendaient rien... »

Je me rends compte que naguère j'aurais essayé de faire prendre conscience à l'enfant des procédés humoristiques quant au style ; des problèmes de la violence, du sport, etc., quant au thème. Plus maintenant. J'ai toute une foule de remarques à formuler, à haute voix, devant l'enfant : Cornichon c'est un nom de la télé, mais je ne connais personne qui s'appelle comme ça ; c'est drôle un âne et un cheval qui se battent. On dirait des gens ; tiens ! J'ai entendu Pierre dire à la récré que son frère était le plus fort du monde : il disait ça à Jean qui voulait lui prendre quelque chose... Ou des questions : Et toi tu étais parmi les spectateurs ? Tu as été assommé ? Pourquoi a-t-il assommé aussi les spectateurs ?

Les réponses ne m'intéressent pas. Le diagnostic n'est pas de mon ressort et je ne suis pas non plus grand inquisiteur : j'aurais commencé par rire, avec Eric, en lisant ou écoutant son texte. Mais au-delà de mes questions, il y a peut-être un autre genre de spontanéité, plus utile pour l'enfant que l'aptitude à raconter des histoires drôles : la liberté de dire directement ses désirs.

Ce n'est qu'alors qu'on peut se soucier de faire du langage un outil de communication aussi efficace que possible, quand il a cessé de produire au bénéfice de la société pour produire au bénéfice de l'enfant.

Christian POSLANIEC